

Je contemple la mer. Tout m'appartient désormais : la terrasse qui descend en pente douce jusqu'au rivage, les quelques marches en arc de cercle, les douches extérieures en faïence jaune et bleu, avec ça et là quelques carreaux ornés de citrons peints à la main, la table de marbre installée devant la baie vitrée qui reflète l'horizon. Des vagues rebelles, encore peu habituées à ma présence ou célébrant mon arrivée, se fracassent contre les rochers qui tiennent la villa fortifiée sur la sublime partie de la haute côte. Le soleil couchant dont la lumière teint en rouge les murs du salon me rappelle ce jour d'il y a neuf ans.

– Vous avez l'air d'hésiter ? Vous n'êtes plus intéressé par la maison ?

Le propriétaire me toise un instant, puis déclare, calmement :

– Après tout, ça vous regarde. Mais si vous changez d'avis, vous devrez me verser le double des arrhes. Sans quoi, je serai obligé de vous intenter un procès dont je ne verrai jamais le bout vu mon âge avancé.

Ce vieux-là est rusé comme un ouistiti. Je le vois qui fronce un sourcil.

– Si vous êtes venu ici dans l'intention de me rouler, vous m'aurez peut-être à l'usure. Mais pas mes fils ou mes petits-neveux. Même si en Italie il y a des procès qui ne finissent jamais !

Une toux sourde et fatiguée l'oblige à interrompre sa diatribe de sénateur romain. Il se cale au fond de son fauteuil de toile pour reprendre son souffle, puis se frotte les yeux et ajoute :

– Mais vous la voulez toujours cette maison, n'est-ce pas ?

Je m'assieds à côté de lui et saisis le dossier cartonné posé devant moi. Je tourne les pages sans même les regarder. Mon avocat a déjà tout lu. J'appose ma signature sur la dernière page.

– Alors, vous l'achetez ?

– Bien sûr. Je n'ai jamais eu la moindre hésitation. J'ai obtenu tout ce que je voulais...

Le vieillard ramasse les documents et les tend à son homme de confiance.

– Je dois vous dire la vérité. Je vous l'aurais cédée pour moins que ça.

– Moi aussi, je vais être honnête avec vous : j'aurais pu vous l'acheter pour deux fois son prix.

– Je ne vous crois pas, vous me dites ça pour...

Je lui souris. Il me rend mon sourire et hausse les épaules.

– Bah, dans ce cas, nous avons fait tous les deux une excellente affaire.

Il se lève de son siège et se dirige vers un buffet de bois sculpté qui renferme un minibar. Il en sort une bouteille de champagne, dont il réussit à faire sauter le bouchon après quelques efforts, et remplit deux flûtes, l'air tout content.

– Sérieusement, vous auriez payé le double ?

– Oui.

– Vous ne dites pas ça pour me faire enrager ?

– Pas du tout. C'est chic à vous de m'offrir du champagne grand cru bien frappé. Je vous trouve plutôt sympathique. Pourquoi voudrais-je vous faire enrager ?

– Mmmmmh.

Le vieil homme lève sa coupe à ma santé.

– Je savais qu'on aurait pu en tirer un meilleur prix...

Je hausse les épaules en me gardant bien de mentionner le pot-de-vin de dix mille euros que j'ai versé à son notaire pour le convaincre d'accepter mon offre.

Je sens son regard inquiet sur moi, comme s'il avait

une idée derrière la tête. Brusquement, il opine du chef et déclare, tout sourire :

– Nous avons fait une bonne affaire. Je suis content...
Trinquons à cette villa et au bonheur qu'elle nous procure.

D'un geste résolu, il porte sa coupe à ses lèvres et la vide d'un trait.

– Il y a tout de même un détail qui me chipote. Comment avez-vous fait pour bloquer la vente alors même que la maison n'était pas encore sur le marché ?

– Vous connaissez Vinicio, la supérette en haut de la côte... ?

– Bien sûr.

– Eh bien, disons que je connais le patron depuis un certain temps...

– Et vous cherchiez une maison dans le coin ?

– Non, je voulais savoir quand vous vendriez la vôtre.

– Celle-ci en particulier ?

– Oui. C'est cette maison que je voulais et aucune autre.

Au moment où je prononce ces paroles, je me sens propulsé dans le passé.

Babi et moi, nous nous aimons. Ce jour-là, elle est allée à Fregene, chez Mastino, avec toute la classe pour la fête des cent jours. Elle me voit arriver sur ma moto et s'approche. Son sourire éblouissant répand sa lumière jusque dans les tréfonds de mon cœur. Je vais me placer derrière elle, sors un vieux bandana bleu et lui couvre les yeux. Elle monte à l'arrière de mon engin, se serre contre moi, et avec la musique de Tiziano Ferro dans les oreilles, nous parcourons la via Aurelia jusqu'à Feniglia. La mer argentée, les genêts fleuris, les buissons vert sombre, et enfin cette maison sur les rochers. Je gare la moto et cherche aussitôt un moyen de nous introduire dans la villa. Nous marchons à présent dans la maison des rêves de Babi. Je n'arrive pas à y croire. Je la revois savourant le silence de cette journée, et moi la tenant par la main. Le soleil se couche et l'on n'entend que

le soupir de la mer et nos paroles qui résonnent dans les pièces vides.

– Step ? Où es-tu ? Ne me laisse pas toute seule ! J'ai peur...

Je lui prends les mains et elle sursaute légèrement.

– Ce n'est que moi.

Rassurée, elle se laisse guider tranquillement.

– Le plus incroyable, c'est que tu peux faire de moi tout ce que tu veux.

– Peut-être !

– Idiot !

Elle a toujours les yeux bandés et donne des coups de poing dans le vide. Elle trouve enfin mon épaule et cogne de toutes ses forces.

– Aïe ! Quand tu t'y mets, tu fais mal !

– Très... mais ce que je voulais dire c'est qu'on est entrés dans cette maison par effraction et que je t'ai suivi sans broncher, avec les yeux bandés par-dessus le marché. Ça veut dire que j'ai confiance en toi...

– Je ne connais rien de plus merveilleux que de s'en remettre entièrement à l'autre, comme tu le fais avec moi.

– Et toi avec moi ?

Je ne réponds pas. J'observe son visage, ses yeux bandés par le foulard. Soudain, elle lâche mes mains et reste comme suspendue dans le vide, immobile et seule, probablement déçue par mon mutisme.

– Oui, moi aussi, dis-je soudain. Je me suis abandonné à toi et c'est merveilleux.

– Hé, ho ! Vous êtes dans les nuages, ma parole. Redescendez sur terre. Vous avez acheté la maison de vos rêves, vous devriez être content, non ?

– Oui, pardon. Je me suis retrouvé happé par le temps. J'étais en train de me remémorer des paroles que l'on se dit parfois quand on est jeune. Je ne sais pas pourquoi, mais

une idée absurde m'a traversé l'esprit comme si j'avais déjà vécu ce moment.

– Ah, oui, un *déjà-vu* ! Ça m'arrive à moi aussi.

Le vieux me passe un bras autour des épaules et m'entraîne vers la porte-fenêtre.

– Regardez comme la mer est belle à cette heure-ci.

– Oui, dis-je en murmurant, sans comprendre ce qu'il raconte, ni pourquoi nous nous sommes approchés de la terrasse.

Le parfum douceâtre qui émane de ses cheveux crépus me monte à la tête. Serai-je comme lui un jour, un vieil homme à la démarche hésitante ? Ma main tremblera-t-elle comme la sienne tandis qu'il me montre au loin je ne sais quelle curiosité ?

– Tenez, là-bas. Vous voyez les petites marches qui descendent jusqu'à la plage ?

– Oui.

– Eh bien, ils sont montés par là. C'était il y a longtemps, mais c'est tout de même un peu dangereux, car ils peuvent arriver par la mer. Soyez vigilant si vous décidez de vivre ici, dit-il avec le sourire hypocrite de quelqu'un qui a passé sous silence un détail important.

– Mais qui est arrivé par la plage ?

– Deux jeunes, je crois. Ou peut-être qu'ils étaient plus nombreux. Ils ont cassé une vitre et fait un tour de la maison. Ils ont tout mis sens dessus dessous et ils ont même souillé mon lit. Il y avait des traces de sang. Soit ils ont sacrifié un animal, soit la fille était vierge !

Le vieillard s'étrangle de rire, puis poursuit son récit.

– J'ai trouvé des peignoirs de bain mouillés. Ah, ils se sont bien amusés ! Ils ont volé une bouteille de champagne que j'avais laissée dans le frigo, mais surtout ils sont repartis avec cinquante mille euros de bijoux, d'argenterie et d'objets précieux. Heureusement, je suis bien assuré ! lâche-t-il, tout fier de son opulent train de vie.

– Vous savez, monsieur Marinelli, j'aurais peut-être préféré ne pas savoir tout ça.

Il semble interloqué et légèrement contrarié.

– Pourquoi ? Ça vous fait peur ?

– Non. Mais vous êtes un menteur. Ils ne sont pas arrivés de la plage, la bouteille de champagne était à eux, ils n'ont absolument rien volé et les seuls dommages qu'ils ont causés c'est le bris de cette fenêtre là-bas... à côté de la porte.

– Qui êtes-vous pour me traiter de menteur ?

– Personne. Juste un garçon amoureux. Je suis entré dans cette maison, il y a plus de neuf ans, j'ai bu un peu de mon champagne et j'ai fait l'amour avec ma copine. Mais je n'ai jamais rien pris. Enfin, si, j'ai emprunté deux peignoirs...

Je repense soudain à Babi et moi jouant à inventer des noms avec les initiales brodées sur nos peignoirs de bain, un A et un S. Après une longue compétition de noms insolites, nous optons pour Amarildo et Sigfrida et abandonnons les peignoirs sur les rochers.

– Ah... vous connaissiez donc la vérité ?

– Oui. Et de toute façon, vous m'avez déjà vendu la maison.

Un jour plutôt inhabituel, quelque temps en arrière. Giuliana, la secrétaire, me suit avec son petit bloc-notes dans lequel elle consigne toutes les tâches importantes.

– Je vous rappelle que vous avez un rendez-vous dans une demi-heure à Prati, au siège de la Rete, pour l’achat des droits de votre nouvelle émission de télévision, puis un déjeuner avec De Girolami.

Elle vole à mon secours quand elle comprend que ce nom ne m’évoque rien du tout.

– C’est l’auteur qui travaille pour la télévision grecque.

– Ah oui, dites-lui que nous ne souhaitons plus travailler avec eux. Nous avons reçu une offre plus intéressante de la Pologne.

– Mais je lui dis quoi ? Il va sans doute me demander...

– Ne lui dites rien.

– De Girolami a attendu un mois avant d’avoir cet entretien. Il est si proche du but, il ne va pas être content de le voir partir en fumée sans raison.

Elle reste silencieuse et attend ma réponse. Je n’ai malheureusement aucune solution pour ce De Girolami et encore moins pour elle.

– Annulez le déjeuner. Quoi d’autre pour aujourd’hui ?

– Vous avez un rendez-vous aux studios Dear, et à dix-huit heures vous avez un vernissage important. Vous m’avez demandé de vous rappeler que vous ne pouviez pas le manquer.

Giuliana me tend l’invitation. Je jette un coup d’œil au carton : *Balthus, Villa Médicis*.

– Qui est l'expéditeur de cette invitation ?

– On me l'a remise en main propre. Vous en êtes l'unique destinataire.

Il n'y a rien d'écrit. Pas de timbre, pas de signature, pas même un mot d'accompagnement. Il doit s'agir d'une de ces expositions-événements organisées par Tiziana Forti, ou pire encore, par Giorgia Giacomini, où se pressent des critiques d'art, des vieilles toquées parfumées à outrance et refaites des pieds à la tête, et des producteurs de télévision. En somme, des gens qui sont là uniquement pour faire des affaires. Surtout dans une ville comme Rome.

– Ce vernissage ne me dit absolument rien. Vous êtes certaine que... ?

– Absolument. Quand je vous ai demandé s'il fallait que je vous rappelle quelque chose en particulier, vous m'avez répondu : « Oui, je dois aller à cette expo. »

Je glisse l'invitation dans ma poche et j'empoigne la mallette de cuir qui renferme ma présentation pour la réunion avec la Rete.

– S'il y a quoi que ce soit, vous m'appellez sur mon portable.

Je sors tandis que Giuliana me suit du regard.

Ce vernissage était le dernier impératif de ma journée. Pour elle, ç'avait été l'occasion d'empocher cinq cents euros en échange d'un petit mensonge. Elle s'imaginait que tout ce qui adviendrait par la suite ne la concernerait pas. Ce en quoi elle se trompait lourdement.

J'entre dans la grande salle du septième étage où le directeur m'attend avec d'autres personnes.

– Bonjour, Stefano !

Il m'invite à m'asseoir.

– Je suis content de te revoir... très content.

Il se tourne vers un responsable de production assis de l'autre côté de la table, puis me lance :

– J'ai gagné mon pari. Un dîner ou un déjeuner pour deux. Il ne croyait pas que tu viendrais.

Le responsable de production n'a pas l'air d'apprécier la plaisanterie. Il inspecte en silence ses ongles griffus. La rumeur courait que ce Mastrovardi avait été nommé à son poste par un élu politique qui était mort subitement, juste après l'avoir pistonné et avoir offert ce beau cadeau à la société : un responsable de production aussi inutile que sinistre, avec un nez crochu et le teint jaunâtre d'un type qui se traîne un ictère et descend d'une longue lignée de croque-morts. Toujours est-il qu'aux funérailles du politicien véreux qui lui avait dégoté son poste, le dénommé Di Copio, Mastrovardi était quasi méconnaissable dans son veston croisé gris. Il avait organisé l'enterrement dans les moindres détails sans regarder à la dépense, et tout cela sans avoir déboursé un sou, apparemment.

On nous apporte le café.

– Tu veux du sucre ?

– Non, merci, je le prends noir.

Juste à ce moment-là, sans raison aucune, l'animal au bec crochu me décoche un sourire, que je lui retourne.

– Ne t'inquiète pas. Il pourra toujours aller faire la bombe

avec quelqu'un d'autre. Une de ces belles nanas avec qui on te voit en photo dans les journaux.

Je lance un coup d'œil amusé au directeur, dont le sourire s'est estompé, et je renchéris :

– Il n'y a pas de mal à se faire plaisir, après tout. Ça fait partie du boulot.

Le chargé de production et les deux autres ont perdu leur sens de l'humour. Ils n'ont plus qu'une idée en tête : ne pas perdre leur poste, sachant que d'ici quelques mois on va remanier l'équipe. Car si le directeur a déjà reçu confirmation de son poste, les autres ne sont pas à l'abri d'un licenciement.

– Eh bien, qu'en dites-vous ? On la maintient cette émission sur les couples ? Les droits expirent dans deux mois et j'ai déjà reçu une offre de Medinews.

Je sors un porte-document noir de ma sacoche et le pose au milieu de la table.

– Il me semble que ce programme marche beaucoup mieux que *Tes affaires* et qu'il se distingue aussi de *Striscia*. C'est normal qu'ils aient fait une offre importante pour l'avoir. Vous êtes d'accord ? Cela étant dit, je préférerais rester ici... j'aime ce programme.

Je frappe trois petits coups décidés sur mon dossier pour lui faire comprendre qu'il s'agit d'un produit incontournable pour sa chaîne de télévision et qu'il risque de passer à côté d'une occasion en or.

– Il bluffe.

L'homme au nez au crochu, au teint bistre et aux cheveux blancs gominés arbore un sourire suffisant.

Je fais de même.

– Je veux vingt pour cent de plus sur les bénéfices dégagés par la série et pour chaque épisode.

Le directeur hausse un sourcil.

– C'est beaucoup par les temps qui courent ; surtout que tu l'as déjà bien vendue.

– Certes, mais si elle ne vous rapportait pas autant

d'argent, vous n'en voudriez plus. Vous ne daigneriez même pas me répondre au téléphone et je serais obligé d'écouter les sempiternelles excuses de votre secrétaire.

Je me tais et laisse mon regard se perdre dans le vague. Ce directeur, aussi stupide qu'inutile, et lui aussi pistonné, avait refusé de me recevoir pendant un mois. J'avais dû appeler un ami d'ami pour obtenir un entretien.

Si j'avais réussi à me faire un nom dans la télévision, c'était grâce à ma détermination, à mon flair pour dénicher les produits qui marchent et à toute la rage que je portais en moi. On investissait un paquet d'argent dans une sélection de programmes achetés au MIPCOM ou à Cannes, on les adaptait légèrement pour le public italien avant de les revendre ensuite au prix fort.

Je possédais des petits locaux derrière la Rai, avec deux secrétaires et une équipe de scénaristes qui travaillaient pour moi.

– Il bluffe, il n'a reçu aucune offre de Medinews.

Mon expression change du tout au tout. Je me remets à tapoter mon porte-document en cuir. Deux fois seulement, mais avec plus de force.

– O.K. Alors faisons comme ça. Si, là-dedans, il n'y a pas d'offre de Medinews, j'accepte les mêmes bénéfiques que l'année dernière... Si l'offre y est, alors vous récupérez le feuilleton au prix qu'ils m'en ont proposé plus mille euros.

Un autre jeune chargé de production aux cheveux noirs et sans une once de fibre créative me pose une question qui aurait fait honte à son père, un célèbre journaliste :

– Mais s'il y a bien eu une offre de Medinews, pourquoi ne pas la prendre ? Si c'est juste pour mille euros ?

Il ricane, démontrant sans le vouloir l'étendue de sa connerie. Ils rient tous autour de moi, à l'exception du directeur. Je jette un coup d'œil circulaire à la salle de réunion. Il y a des photos de motos, de voyages, d'îles paradisiaques, une petite sculpture contemporaine en fer, un cadre de Marilyn,

un autre de Marlon Brando, un trophée, quelques livres d'auteurs jeunes et moins jeunes qui attendent patiemment de passer à la Rete. Je croise le regard du directeur.

– C'est une belle pièce.

C'est alors que j'aperçois le pistolet à eau dont je l'ai vu jadis se servir pour asperger de loin les danseuses sur les plateaux de tournage. Mais je me garde bien de divulguer cette information.

– Vraiment très belle.

Le directeur rayonne.

– Merci.

À nouveau sérieux, il se tourne vers le jeune crétin de chargé de production :

– Le problème, c'est que l'offre de Medinews pourrait être majorée des vingt pour cent qu'il a réclamés. Selon le barème de la SIAE, il s'agit d'un produit de classe A. Il gagnerait plus de royalties si nous conservions l'émission dès lors que nous la rediffuserions jour et nuit, sur Rete 4 et Rete 5, et sur la grille des programmes d'été. Alors que Medinews ne l'exploiterait pas autant.

La jeune veut s'exprimer, mais le directeur poursuit :

– Les mille euros, c'est juste une façon de nous narguer.

– Si tant est que l'offre soit réelle..., intervient l'homme au teint jaune. Moi, je dis qu'elle n'existe pas et que nous devrions simplement nous en assurer.

Les nuits blanches passées à jouer au poker avec Pollo, Bunny, Hook et tous les autres me reviennent à l'esprit. On jouait, en blaguant et en fumant et en s'envoyant du rhum et de la bière. À chaque fois, Pollo se mettait à brailler : « Et merde, Step, je savais que tu allais rafler la mise ! » et il tapait du poing sur la table. Et Lucone s'énervait à son tour : « C'est ça, défonce la table. » Et Pollo se mettait alors à danser, Schello dans ses bras. Il riait et buvait, aussi joyeux que s'il venait de remporter la partie. Ah, Pollo...

– Tu veux dire que tu te risquerais à lui accorder vingt

pour cent de plus, comme ça, sans aucune garantie..., martèle le chef de production au nez crochu. Il dit qu'il a reçu une offre de Medinews. Mais moi je suis persuadé du contraire.

Il pense sans doute que je suis dans mes petits souliers, mais je lui rends son sourire de faux cul, malgré toute l'antipathie qu'il m'inspire, et le vois qui pâlit quand le directeur lui balance :

– Et ton poste, à toi, tu serais d'accord pour le mettre en jeu ?

Le chef de production tressaille, puis me regarde à nouveau et grommelle :

– Il n'a reçu aucune offre de Medinews.

Je souris et pousse mon porte-document vers le directeur. Sa curiosité piquée au vif, l'homme redevient subitement le petit garçon au pistolet à eau. Il s'empare de la chemise et la retourne pour en défaire les élastiques, mais je l'arrête.

– Si l'offre y est, je veux le montant qu'ils m'en donnent plus les mille euros.

– Sinon, nous restons comme l'année dernière..., insiste l'homme au teint brouillé avec l'approbation du jeune chevelu.

– Bien sûr.

Je tends une main vers le directeur et garde l'autre plaquée sur le dossier.

Pas question qu'ils l'ouvrent tant que le pacte n'aura pas été scellé.

– Oui, bien sûr, dit-il en me serrant vigoureusement la main.

Je relâche docilement la chemise.

D'un geste presque fébrile, il l'ouvre et en sort deux feuilles qu'il pose devant lui. Il a l'air presque heureux de trouver l'offre de Medinews. Sans doute que le type au teint jaune lui tape sur les nerfs à lui aussi, et qu'il cherche à tout prix à s'en débarrasser.

– Mais c'est le double de ce que nous t'offrons !

– Plus mille euros, dis-je, amusé.

– Et tu aurais accepté de clore l’offre avec seulement vingt pour cent ?

– Bien sûr. Je ne m’attendais pas à cette intervention providentielle, dis-je en portant mon regard sur le chef de production.

Recroquevillé dans le fauteuil qui ne sera bientôt plus le sien, le type au teint jaune n’a plus du tout envie de rire.

– Je tenais absolument à résigner avec la Rete. Exactement pour les raisons dont tu parlais. J’étais prêt à accepter même quinze pour cent.

Je pense à Pollo qui aurait tapé du poing sur cette immense table de réunion avant de se mettre à danser. Et moi avec lui.

– On a raflé une sacrée mise, pas vrai, Step ?

– Ouais ! Mais on a surtout mis une fameuse claque à cet enfoiré de chef de production !

J'entre au Circolo Parioli, et salue Ignazio, le petit portier chauve.

– Bonjour, Stefano. Comment allez-vous ?

Je lui donne une tape sur l'épaule et lui remets les clés de ma voiture avec un billet de cinq euros.

Je salue au passage quelques types en pleine discussion.

– Moi, je dis qu'il faut virer ce président ! C'est un crétin de première.

Ils me saluent d'un geste du menton. Je ne compte guère à leurs yeux, dès lors qu'ils me soupçonnent d'être un partisan du président. Juste au moment où j'entre dans les vestiaires, j'entends mon nom :

– Step !

Je me retourne et la vois : élégante avec un sac à rayures au bras, une robe bleue légère qui ne laisse rien perdre de ses formes voluptueuses et admirablement dessinées. Ses yeux verts trahissent une pointe de mélancolie, comme si son incroyable beauté ne suffisait pas à son bonheur.

– Salut, Francesca, comment ça va ?

Le voile qui assombrit ses yeux se lève soudain, et elle s'écrie :

– Beaucoup mieux, maintenant que je te vois !

Puis elle me demande, contrariée :

– Pourquoi est-ce que tu ris ?

– Parce que tu dis ça à chaque fois.

– Tu es le seul à qui je le dis.

– Quoi ?

– Rien, je répondais à la question qui vient de te traverser

l'esprit. Tu es tellement prévisible, Mancini. Figure-toi que tu es le seul à qui je dis ça, même si tu ne me crois pas.

Je reste silencieux. Elle me fixe du regard et me décoche un sourire sublime.

– Je suis bien quand je te vois. Je ne suis bien que quand je te vois, dit-elle, et je me sens soudain responsable d'un bonheur que je n'ai jamais cherché à provoquer chez elle.

– Francesca...

Elle ouvre les bras.

– Ne dis rien. Tu n'es pas sans savoir que la moitié des membres du club me suivent comme des petits chiens et que je reçois des avances à la pelle. Alors qu'en réalité le seul homme qui me plaît n'en a rien à branler de moi.

Elle s'arrête brusquement, puis renchérit :

– Ça te plaît quand je parle comme une poissarde, hein ? Ça t'excite... ? Tu sais très bien de quoi je veux parler. À moins que tous les coups que tu t'es pris sur la tête t'aient broyé la cervelle ? Mais ce n'est pas parce que tu es une racaille que tu me plais.

– Mais je ne suis pas une racaille et je ne l'ai jamais été.

– Le plus incroyable, c'est que ça devrait me donner envie de fuir, alors que c'est tout le contraire.

– Écoute, Francesca...

– Non, toi, écoute-moi. Je sais que tu vas bientôt te marier. Sache que je ne suis pas jalouse... et que je sais être discrète. Je ne parle à personne et personne ne sait rien de moi. Est-ce que tu as déjà entendu dire quoi que ce soit sur mon compte ?

– Non.

Elle pose ses mains sur ses hanches et secoue sa somptueuse chevelure châtain à la Erin Brockovich.

– Précisément. Je tiens à ce que tu saches que je n'ai jamais eu d'aventures ici et que tu peux être tranquille. De toute façon, tu ne ferais qu'une bouchée de tous ces gommeux, si l'envie te prenait de cogner...

Voyant que je vais protester, elle temporise :

– Avec cette violence que tu as en toi, dans certaines situations.

– Je préfère.

– Écoute, Step. Est-ce que tu ne pourrais pas faire un effort ? Je ne veux pas t'attirer d'ennuis, mais j'ai une envie dingue de te toucher depuis que je te connais...

D'un seul coup, elle bascule le poids de son corps sur son autre jambe et, presque sans le vouloir, adopte une pose furieusement lascive qui m'inciterait presque à reconsidérer sa proposition. Elle s'approche et penche légèrement la tête vers moi comme pour dire : « Qu'est-ce que tu en penses ? »

La scène finale de *La Fille en rouge* me revient en mémoire, quand Kelly LeBrock, nue dans le lit, lance à Gene Wilder : « À table, cowboy. »

Francesca me regarde d'un air amusé. Mais la lueur d'espoir, dans ses yeux, ne tarde pas à disparaître.

– Je suis désolé. Vraiment. Mais il faut que j'y aille. On m'attend pour une partie de Padel.

Je tourne les talons et commence à m'éloigner sans me retourner. J'ai presque envie de rire quand je pense qu'elle aurait pu me dire : « C'est ça, va donc faire joujou avec tes petites balles au lieu de me peloter les miches. »